

Raphaël Buyse : « La perte de la foi n'est pas seulement "un doute qui plane" : c'est une nuit ! »

[Tribune] Les disciples, après la mort de Jésus, ont fait l'expérience de l'absence, du silence, du doute. Comment ne pas penser, en cette semaine sainte 2021, à tant de personnes qui prennent le même chemin ? Réflexions de Raphaël Buyse, prêtre du diocèse de Lille.

Raphaël Buyse

Publié le 29/03/2021 à 07h59 | Mis à jour le 29/03/2021 à 07h59



« La Cène à Emmaüs », de Michelangelo Merisi, dit le Caravage, 1601. National Gallery, Londres. • ©BRIDGEMAN IMAGES

Pendant des mois ou des années, ils ont marché avec lui. Ils lui ont fait confiance. Il leur ouvrait des chemins nouveaux. Il dilatait leur existence. Il ravivait leur foi en l'homme. Il laissait entrevoir un autre visage de Dieu. Mais un jour tout s'arrête : les autorités politiques et les gardiens de la grande Tradition le font arrêter, condamner, mettre à mort. Jésus est crucifié : ils le découvrent nu, cloué sur une croix, mort, abandonné.

Tous ceux qui avaient mis leur foi en lui en le suivant dans l'aventure sont dépités. Ils le déposent dans un tombeau et ils roulent la pierre.

C'en est fini de cette affaire. C'est l'heure du grand silence et de la rude absence. Il n'y a plus qu'à tourner le dos à cette ville maudite. C'est l'heure de refermer la porte derrière soi et de continuer la route sans lui. « *Et nous qui espérons qu'il allait sauver Israël* », se disent deux de ses compagnons sur le chemin d'Emmaüs.

Une chute, une désillusion...

Comment ne pas penser, durant cette semaine sainte, à tant d'hommes et de femmes qui prennent le même chemin, tournant le dos à cette foi dans laquelle ils ont été bercés, blessés par les incohérences et les scandales de l'Église, choqués par ses propos qui donnent des permissions, enseignent ou interdisent, secoués par la violence de la vie et de la mort absurde, ou subitement troublés par la non-évidence ce qu'ils croyaient savoir de Dieu.

Ce qui semblait incontestable parce qu'on n'y avait jamais vraiment pensé, parce que tout cela allait de soi, s'effondre tout d'un coup. La perte de la foi est, pour un grand nombre de nos contemporains, vécue comme une chute, une désillusion. Ou une tromperie. C'est un sol qui se dérobe. Ce n'est pas seulement un « *doute qui plane* » : c'est une nuit.

Quand l'Église ne parle plus

Pour un grand nombre, la foi est avant tout synonyme d'adhésion à un corpus de dogmes, de principes et de morale, porté par un système religieux. Secoués par les hypocrisies, les étroitesse d'esprit que semblent vivre ses institutions, ils s'en sont affranchis. Ils font alors l'expérience qu'on peut laisser tout cela sur le côté, pour un moment ou pour toujours, s'habituer à « vivre sans » et « bien vivre » quand même.

Cela ne signifie pas pour autant qu'ils en deviennent athées : c'est seulement l'Église qui ne leur parle plus. Elle ne les fait plus vivre. S'installe alors en eux l'indifférence tranquille à ce qu'elle dit. C'est un pas de côté. Bien nécessaire à certaines heures quand elle se fait blessante... La religion dans laquelle ils ont grandi ne leur semble plus indispensable : ils sont nombreux ceux qui disent aujourd'hui pouvoir bien vivre, mieux vivre, sans adhérer à une communauté croyante. Cette perte de la foi qui leur semble être une libération n'empêche cependant pas une profonde confiance en Dieu, et un parfait accord de fond avec l'Évangile.

L'expression d'un vertige métaphysique

Mais il y en a d'autres pour qui la perte de la foi est de l'ordre du vertige. La foi a été leur souffle intérieur, leur ressort, leur dynamisme, un courant de vie capable de déplacer les montagnes. Le Dieu qu'ils

ont un jour goûté semble maintenant s'être fait absent. Ils font l'expérience douloureuse de son silence. Sans perdre la foi en l'homme, ils en viennent quelquefois à douter de l'existence d'un Dieu qui se révèle et fait alliance avec l'humanité.

Ce vertige métaphysique les fait souffrir. Il les laisse dans un état de manque, dans une quête inassouvie et des questions sans fond. Ceux qui n'y voient plus clair, à moins de se décourager et de se réfugier dans l'à-quoi-bon, ne se coupent cependant pas d'une poétique de l'existence, de la métaphysique et du mystère, et par là même de la dimension essentielle de l'existence et de la vie.

Entendre les doutes

On aurait tôt fait d'aller chercher ceux qui ont pris leurs distances, de leur promettre monts et merveilles. On aurait vite fait aussi de rassurer ceux qui doutent sans même les écouter. Ou de leur apporter des réponses aux questions qu'ils ne se posent peut-être même pas.

Il faut avoir le courage de donner la parole, d'écouter les colères, d'accepter les silences, d'accueillir avec patience ce qui doit être dit et d'entendre les doutes, les reproches, les conseils, quitte à renoncer à nos langages qui ne parlent plus guère, quitte à se laisser bousculer.

Revenir là où l'histoire a commencé

À la fin de l'Évangile de Jean (chapitre 21) on voit sept des disciples de Jésus (ils ne sont plus tous là !) remonter en Galilée après la mort de Jésus. Ces hommes déconcertés et déçus ne savent plus très bien s'ils peuvent croire encore. Leur instinct de survie les fait revenir au bord du lac, là où leur histoire a commencé.

C'est là qu'ils rencontrent le Christ, tout autrement que ce qu'ils avaient pu imaginer. Dans les regards qu'ils échangent les uns avec les autres, quelque chose d'une communauté croyante renaît, tout autre, sans doute plus humble. Une Église de la vie ordinaire. Une foi contemporaine.

Raphaël Buyse est prêtre du diocèse de Lille, membre de la Fraternité des parvis, et chroniqueur dans Les essentiels. Son livre Autrement Dieu (Bayard, 2019) a reçu en octobre 2020 le prix du livre de spiritualité Panorama-la Procure. Il y raconte son expérience d'homme traversé par le doute.